

PATRICK ET ROMAN  
WALD LASOWSKI

# De la beauté des femmes

essai

*nrf*

GALLIMARD









© *Éditions Gallimard, 1994.*

Extrait de la publication

Plus envoûtante, plus belle que les Nuits au plafond des palais, une jeune fille noire de treize ans « presque nue et d'une beauté singulière » ouvre la barrière de la ferme aux marins qui cherchent des vivres. Chateaubriand découvre l'Amérique. Leurs mains s'avancent, se rencontrent. Le vicomte offre son mouchoir de soie à la belle Africaine, la première femme sur cette terre nouvelle qui lui fût apparue... Il se lie bientôt, plus séduisantes encore, magiciennes parfumées, à deux Indiennes issues de sang mêlé. Soumises aux trafiquants, aux chasseurs, elles gardent le voyageur sur les rives de l'Ohio. Pour servir de modèle à Céluta, Atala. Une douce, subtile beauté flotte comme une vapeur au-devant du désir. « Il y avait quelque chose d'indéfinissable dans ce visage ovale, dans ce teint ombré que l'on croyait voir à travers une fumée orange et légère, dans ces cheveux si

noirs et si doux, dans ces yeux si longs, à demi cachés sous le voile de deux paupières satinées qui s'entr'ouvraient avec lenteur », *Mémoires d'outre-tombe*. Dans leur veloutement orangé, l'apparition, la présence estompée de ces visages baignés d'ombre séduit étrangement. L'œil, sous le satin, sous le voile, entr'ouvre la confusion du Nouveau Monde aux charmes d'Orient. Les chasseurs ne voient en elles que simples courtisanes, enlevées avec brutalité par un Bois-Brûlé, démon de l'enfer amoureux et jaloux : des *filles peintes*, disent-ils.

Plus belles que les Nuits, l'esclave noire et les deux Florindiennes, leurs têtes somnolentes penchées sur l'épaule du voyageur restent dans la mémoire. L'écrivain les a soumises à ses puissances, a capturé leurs charmes. Captives pour nous tenir captifs, chante Camoens.

La pompe des images, leurs draperies et les ors, les satins restaurés, la littérature romanesque du XIX<sup>e</sup> siècle ne saurait manquer au culte qu'elle rend à la beauté des femmes. Des courtisanes siminoles aux princesses du faubourg Saint-Germain, petites et grandes oda-



lisques charment le site. Gardiennes du lieu et de la mémoire, elles dressent les confins d'une géographie amoureuse, sensible. Paysage, relief du romanesque, la rencontre d'une écriture et d'un lieu se fait à travers elles.

« À Smyrne, le soir, la nature dort comme une courtisane fatiguée d'amour », écrit Chateaubriand. « Paris est une créature ; chaque homme, chaque fraction de maison est un lobe du tissu cellulaire de cette grande courtisane », côte taillée, fragment dans le grand corps immense, écrit Balzac dans *Ferragus*. Avant qu'un jeune officier de la Restauration, Auguste de Maulincour, s'engageant rue Soly près de la rue Pagevin, ne reconnaisse à la courbe désirable de sa taille, subitement éclairée par une boutique, la plus jolie femme de Paris. « Ah ! certes, elle seule était ainsi cambrée ! Elle seule avait le secret de cette chaste démarche qui met en relief les beautés des formes les plus attrayantes. » Aux forges du désir soudain embrasées, le corps s'illumine. À partir de la taille, soulignant la cambrure, exaltant le relief, la chasteté se gagne à la chute des reins. L'imagination ardente du jeune homme mord à cette apparition. Entor-

tillée dans son châle étroitement collé au buste, cachant ses blanches épaules, ces trésors qu'elle découvrait au bal, madame Jules pénètre dans une maison étrange, gravit lestement l'escalier tortueux, sa silhouette se dessine aux croisées du second. Tout un théâtre d'ombres se découpant, se jouant aux flambeaux.

Visions fugitives qui provoquent la fascination, l'histoire d'un regard, recréent le prestige et la mémoire des lieux... Le regard glisse sur les façades, sur les pavés du vieux Paris, où les bals de quartier, les petits théâtres épient le promeneur. Pour un soir de première au Vaudeville, aux Variétés, où une nouvelle actrice exposera ses charmes à la fumée des quinquets, enveloppera le cœur et le désir dans l'énigme de sa beauté.

À Cordoue, sous le quai, les femmes s'assemblent au bord du fleuve quand sonne l'angélus. Au dernier coup de cloche, elles entrent dans l'eau, restituent une scène antique à la faveur du soir. « Du haut du quai, les hommes contemplant les baigneuses, écarquillent les yeux, et ne voient pas grand-chose.

Cependant ces formes blanches et incertaines font travailler les esprits poétiques, et, avec un peu d'imagination, il n'est pas difficile de se représenter Diane et ses nymphes du bain, sans avoir à craindre le sort d'Actéon », *Carmen*. La femme rêvée, désirée à travers la blancheur, l'imprécision flottante de ces formes que le crépuscule anime, l'imagination convoque les figures poétiques de l'Antiquité. Cordoue rendue au bain de Diane, à la séduction, aux menaces de la belle chasseresse... C'est à Montbazon que Félix de Vandenesse connaît l'enchantement, découvrant une vallée qui finit à la Loire et semble bondir « sous les châteaux posés sur ces doubles collines », saisi à cette vision « d'un étonnement voluptueux que l'en-nui des landes ou la fatigue du chemin avait préparé », *Le Lys dans la vallée*. Déserts et châteaux, approche du foyer, il atteint aux rives, et dans son enroulement voluptueux, le fleuve n'en finit pas. Félix de Vandenesse abandonne derrière lui rêveries et sables du voyage. « – Hé ! me dit mon hôte en lisant dans les yeux l'un de ces pétillants désirs toujours si naïvement exprimés à mon âge, vous

sentez de loin une jolie femme comme un chien flairer le gibier. » Mais c'est une meute bondissante de désirs qui se trouve désormais, pour toujours, attachée à l'image, à l'odeur de la femme convoitée.

Puissances de la littérature. D'une littérature brûlante, incarnée, qui tient sous le charme de ces premiers éblouissements. La littérature romanesque de la Restauration pose le jeune homme dans l'intensité de ses premières émotions. À l'Opéra, les parfums, les toilettes, l'art du maquillage exaltent la femme en chacun de ses âges, sous les yeux du jeune homme saisi par la fascination. L'esprit violemment secoué, le cerveau envahi d'images, pour mieux les fixer, les retrouver à travers rencontres et voyages. Pour les poursuivre au fil du temps, belles encore dans la gloire, les derniers feux de leur décrépitude, de leur déchéance. Belles au dernier jour dans les ruines du temps.

Trois saisons, trois scènes épousent les trois âges de la vie, les âges du désir. Brefs instants, fragments éclatés, auxquels succède le récit de la maturité, les plus longues poses du dernier

âge. De l'enfance de l'œil, de la dispersion du regard qui porte le jeune homme à convoiter toutes les formes vagues dans leur diversité, à la pleine maturité, à l'épanouissement de l'image dans la plénitude de sa définition : les cernes du corps possédé. Jusqu'à l'hallucination du détail qui conduit l'obsession du vieillard au resserrement final du fragment et du fétiche. Quelle singulière lanterne magique est celle du voyeurisme.

Ce sont encore les trois âges du lecteur. La belle Antonia ouvre son cabinet, le cabinet de lecture de mademoiselle Chocardelle. « Dès les premiers jours, sa présence avait suffi pour achalander son salon de lecture : il y vint plusieurs vieillards du quartier, entre autres un ancien canonnier nommé Croizeau. Après avoir vu ce miracle de beauté féminine à travers les vitres, l'ancien canonnier s'ingénia de lire tous les jours dans ce salon », *Un homme d'affaires*. Canonnier, feu aux poudres, qui ne voudrait être Croizeau admirant Chocardelle ! Installé, occupant les lieux, Croizeau revisite le corps féminin, dans la remontée, la récapitulation feuilletée du souvenir. L'ancien canonnier balbutie, réapprend à

lire, conduit par Antonia à la redécouverte passionnée de la lecture.

Lecteur... Voleur d'images, mendiant d'éros, poussière du romanesque.

Le mouvement de la vieille horloge s'est arrêté, avec son dôme doré, ses cariatides et ses chevaux cabrés. Sur le manteau de la cheminée, sous le cadran de la pendule des *Filles du feu* où s'étalent « les chiffres émaillés des heures », Diane accoudée sur son cerf préside aux métamorphoses du corps, gouverne la fuite des heures.



PATRICK ET ROMAN  
WALD LASOWSKI

De la beauté des femmes

Nuits de Londres, de Paris. À l'Opéra, les parfums, les dentelles, l'art du maquillage exaltent la femme de trente ans sous les yeux du jeune homme ébloui. Enchantement de féeries, profusion d'artifices qui suspendent le désir à l'intensité des premières émotions.

Sur les bords du Nil, un triple collier d'or barrant sa poitrine nue, Kuchuk-Hanem interprète la danse de l'abeille que réclamait Flaubert.

Le baron Hulot déraisonne, Nucingen renverse l'ordre du Temps, l'oncle Octave n'a jamais paru aussi jeune. La mécanique des passions entretient l'extase du vieillard amoureux.

... Trois saisons, trois scènes épousent les trois âges de la vie. De la dispersion du regard, qui porte le jeune homme à convoiter toutes les formes dans leur diversité, à la maturité de l'image dans l'épanouissement du corps possédé, l'hallucination du détail conduit le vieillard à la présence obsédante du fétiche.

*Patrick et Roman Wald Lasowski étudient la littérature et la sensibilité libertines du XVIII<sup>e</sup> siècle ainsi que la littérature romanesque du XIX<sup>e</sup> siècle. Ensemble ils ont publié André Gide.*



9 782070 738977



94-X

A73897

ISBN 2-07-073897-3

Extrait de la publication

70 FF tc